

## La nature et l'écriture chez George Sand : l'histoire d'un bonheur qui ne trahit jamais

### *Nature and Writing in George Sand: the Story of Happiness That Never Betrays*

Elyssa Rebai

Université Clermont Auvergne, France

**Résumé :** L'originalité de George Sand naît de cette volonté de ne pas être dévastée par les afflictions et les revers qui ont cruellement traversé sa vie. Paradoxalement, le désenchantement politique et la déception sentimentale ont fait d'elle une femme très optimiste et enthousiaste, amoureuse de la vie et de ses joies les plus âpres comme les plus discrètes. Sand n'a jamais cherché à nier les malheurs qui ont consumé sa vie, son cœur et son esprit. Elle les accepte tout en cherchant à en tirer profit et à les sublimer, vivant toujours dans l'espoir de trouver ce qui réjouit son cœur, ravive sa force d'amour et renouvelle sa foi en l'avenir. Cette quête du bonheur, Sand l'a portée jusqu'au dernier souffle : le secret de la béatitude sandienne réside à la fois dans l'écriture et dans la nature.

**Mots-clés :** quête, George Sand, bonheur, écriture, nature.

**Abstract:** George Sand's originality stems from her desire not to be devastated by the afflictions and setbacks that cruelly crossed her life. Paradoxically, political disenchantment and sentimental disappointment made her a very optimistic and enthusiastic woman, in love with life and its harshest and most discreet joys. Sand never sought to deny the misfortunes that consumed her life, her heart and her mind. She accepted them while seeking to take advantage of them and sublimate them, always living in the hope of finding what rejoices her heart, revives her strength of love and renews her faith in the future. This quest for happiness, Sand carried it to the last breath: the secret of Sandian bliss lies both in writing and in nature.

**Keywords:** quest, George Sand, happiness, writing, nature.

### Introduction

L'amour et la politique étaient deux vocations qui ont beaucoup, toute sa vie durant, absorbé George Sand. Elle leur a consacré beaucoup de son temps et de son énergie. Sa vie fut pour l'essentiel tumultueuse, laissant souvent apercevoir une femme à double facette : une femme de cœur en amour et une femme de fer en politique. Dans un domaine comme dans l'autre, George Sand, cette auteure qui a profondément marqué le XIX<sup>e</sup> siècle, s'est beaucoup investie. Elle s'y jetait corps et âme pour laisser parler ses rêves, réaliser ses objectifs et représenter son idéal<sup>1</sup>. En effet,

---

<sup>1</sup> Ce mot d'« Idéal » est invoqué comme un credo dans *Consuelo*, *Spiridion*, *Le Compagnon du Tour de France*, tout comme dans la *Correspondance* et dans son autobiographie *Histoire de ma vie*. Témoin, ces propos qui résument la perception sandienne vis-à-vis de ce concept : « il n'y a qu'une vérité dans

ses innombrables expériences amoureuses et son engagement sociopolitique dans la société de son temps témoignaient de l'espoir sandien d'édifier un monde utopique, de vivre un amour invincible et impérissable et de mener avec ses semblables une vie digne et vertueuse, loin de la discrimination et de l'oppression exercée par la société de l'époque. Mais, l'amour et la politique, loin d'apporter à cette femme sérénité et bonheur, la jetèrent à maintes reprises dans un gouffre sans fond. En réalité, sur le plan politique, l'expérience de 1848, notamment les journées sanglantes de juin et l'interdiction de certains journaux pour plusieurs semaines, comme ce fut le cas de *La Presse* avec qui Sand a collaboré, ont amené celle-ci à s'engager de moins en moins dans la politique et à interrompre durant quelques années son activité journalistique. Mais ce fut surtout après le coup d'état de Napoléon III en 1851 que la désillusion sandienne en matière de politique commença à se faire très palpable et amènera l'écrivaine à se tourner vers la nature. Mais entendons-nous bien : Sand fut toujours tournée vers la nature, mais c'est sous le Second Empire que, contrariée par la réalité, elle est devenue franchement « écologiste ». Son intérêt pour la nature s'est intensifié dans sa vieillesse comme en témoigne, à titre indicatif, son recueil hétéroclite *Impressions et Souvenirs* qui s'avère être un véritable manifeste écologique. Ce sentiment de forte déception, Sand l'éprouva aussi dans sa vie sentimentale, que ce soit d'abord dans sa vie conjugale avec son mari irascible, Casimir Dudevant, ou, plus tard, avec ses nombreux amants, notamment Jules Sandeau, Alfred de Musset, le docteur Pietro Pagello, Michel de Bourges, pour ne citer que ceux-ci. L'insatisfaction politique et sentimentale aurait sans doute brisé d'autres hommes mais Sand, elle, garda assez de force et de ressources en elle-même pour ne pas se lamenter d'avoir essuyé de revers et de pertes. Témoin ces propos que Sand attribue au narrateur dans son roman *Simon* : « Il faut une âme forte et riche en générosité pour résister au découragement qui naît de la déception. Les esprits faibles, en pareille occasion, se dégradent et se corrompent » (Sand, 1877, p. 62). Elle ne cessait de répéter avec une poignante éloquence, que « les déceptions ne tuent pas et les espérances font vivre » (Sand, 1884, p. 149), qu'il ne fallait pas renier la douleur, et surtout qu'il ne fallait jamais accepter le désespoir comme un hôte à demeure. « Il faut toujours se relever, ramasser, rassembler les lambeaux de son cœur, accrochés à toutes les ronces du chemin et aller à Dieu avec ce sanglant trophée » (Sand, 1865, p. 78). En effet, chaque fois que l'amour ou la politique la décevait, George Sand revenait à ses livres et se rapprochait de la nature pour apaiser sa douleur et retrouver son bonheur perdu. La vie sentimentale et l'engagement politique de Sand, qui ont, à l'époque déjà, fait couler beaucoup d'encre, furent certes importants dans sa vie mais jamais les plus importants. Le plus important pour Sand, c'était sa fidélité à l'écriture et à la nature, à la campagne et, en particulier, à sa province berrichonne. C'était là uniquement que, blottie dans un coin de sa terre ou courbée sur ses papiers, George Sand pouvait goûter les délices du bonheur et retrouver le secret du bien-être.

### 1. Le pouvoir de la plume

En réalité, il n'a jamais été difficile de remarquer la passion que Sand nourrissait pour l'écriture : « J'ai un but, une tâche, disons le mot, une passion. Le métier d'écrire en est une violente et presque indestructible » (Sand, 1964 : tome I, p. 196), avoua-t-elle à Jules Boucoiran. Contes, romans, nouvelles, lettres, récits de voyage,

---

l'art, le beau ; qu'une vérité dans la morale, le bien ; qu'une vérité dans la politique, le juste » (Sand, 1855, p. 251).

autobiographie, pièces théâtrales, journal intime, articles, sa production n'a cessé de croître. Elle écrivait sans cesse, sans répit, jusqu'au crépuscule de sa vie. En France ou à l'étranger, en ville ou à la campagne, le jour ou la nuit, seule ou accompagnée, accroupie sur sa chaise de bureau ou sur son fauteuil, Sand s'abandonnait à une écriture qui se voulait régulière, abondante, exigeant certes beaucoup de temps ainsi qu'une grande concentration mentale et physique. George Sand, « à rebours des stéréotypes de la dilettante » (Diaz, 2007, p. 7), est, pour reprendre les propos judicieux de Brigitte Diaz, « un écrivain de la discipline et de la rigueur. Objet d'un souci permanent presque obsessionnel : la gestion du temps, sa rigoureuse organisation autour des indispensables plages nocturnes vouées à l'écriture » (Diaz, 2006, p. 7) :

Je suis clouée sur ma chaise depuis onze heures du soir (écrit-elle dans une lettre datée de 5 heures de l'après-midi le lendemain). Je n'ai pas quitté la plume un instant pendant tout cet intervalle. J'ai fini cette interminable corvée (...). J'avais besoin, avec mes quatorze heures de travail par nuit, d'avoir la rosée du ciel, quelques lignes de toi le matin, écrit-elle à Michel après avoir achevé *Mauprat*. (Sand, 1964-1991, p. 48)

Cette activité scripturale « à marche forcée » (Diaz, 2006, p. 7) est certes très épuisante mais elle procure toutefois un bonheur intense à l'auteure. L'activité scripturale se vit chez Sand moins comme un exercice imposé ou un fardeau que comme un pur moment d'extase et de félicité. Elle génère une énergie jubilatoire : « Qu'il apprête des fonds, écrivit-elle à Christine Buloz, je suis en veine de travailler terriblement, mon cerveau se porte assez bien, les migraines m'ont quittée » (Sand, 1964-1991, p. 319). Le travail scriptural constitue donc chez Sand un stimulant naturel dont il est difficile de se passer : « J'ai une telle habitude du travail, que l'oisiveté du cerveau me fait l'effet d'un régime d'eau tiède » (Sand, 1964-1991, p. 571), expliqua-t-elle à son amie Charlotte Marliani. Mais il faut ici noter que la douleur, qui est aux antipodes du bonheur, était en réalité essentielle pour la constitution de la posture auctoriale sandienne. Elle était à l'origine de la prodigieuse capacité de résilience de cette femme qui a fait de l'entreprise littéraire un mode de vie en répondant, par des œuvres, aux douleurs du quotidien. La douleur éprouvée par Sand suite aux déboires personnels et politiques qu'elle a vécus avait donc le mérite de lui permettre de se consacrer à l'écriture, qui, en retour, devint miraculeusement un remède aux malheurs de la vie et une source de gaieté, d'équilibre et d'évasion. Il suffit d'évoquer ces deux propos : « Je n'échappe au spleen intérieur et profond qui a fait sa proie de toute ma vie que par le travail et une certaine activité du corps » (Sand, 1964-1991, p. 138), « Le spleen s'en va en encre » (Sand, 1964-1991, p. 639). Ou encore ceci, souligné comme une évidence : « En attendant je fais des romans parce que c'est une manière de vivre hors de moi » (Sand, 1964-1991, p. 219). Sa production romanesque était en permanence guidée par un travail de reconstruction qui rassérénait et soulageait autant que possible, mais aussi par un travail de compensation qui cherchait à enjoliver grâce à des fictions idéalisantes, un univers répudié dans la réalité. Voici ce que l'auteure écrit à Victor Cherbuliez le 3 mai 1865 :

Cette vie-là n'est qu'une rêvasserie sans ordre et un cauchemar. Il n'y a de réel que les fictions que l'on met à la place parce qu'elles sont bâties sur tout ce qu'on a de logique et de sain dans la pensée. (Sand, 1964-1991, p. 191)

L'art sandien consiste donc à instaurer, par la biais de la fiction, un univers idyllique où priment la liberté, la justice et l'égalité qui font défaut dans la réalité et à créer des

types [qui] représentent la passion de l'amour, puisque presque tous les romans sont des histoires d'amour... Il faut idéaliser cet amour, ce type, par conséquent, et ne pas craindre de lui donner toutes les puissances dont on a l'aspiration en soi-même, ou toutes les douleurs dont on a vu ou senti la blessure. (Sand, 1970-1971, p. 161)

De cette manière, Sand ne chercha pas à fuir la douleur, ni à en nier l'existence, comme elle l'expliquait en 1851 à Hortense Allart :

pourtant j'ai souffert aussi... J'ai souffert comme vous, ma chère Hortense, car toutes nos histoires de femme sont cousines germaines. C'est notre sort, allez, et il n'y a pas à regimber. Je ne suis pas persuadée que nous aimions mieux que les hommes en général, mais plus délicates dans nos manifestations, nous sommes plus exigeantes, et nous nous rendons malheureuses sans qu'il nous soit possible de faire autrement. Croyez-vous que cela changera, et qu'une meilleure éducation, plus d'activité, plus d'importance données à notre sexe, modifieront nos instincts, nos aptitudes à la douleur, nos jalousies, nos misères ? Je n'en suis pas bien sûre, puisque nous autres, femmes artistes, qui pouvons vivre presque comme des hommes, nous restons femmes en dépit de tout. (Sand, 1973, p. 349)

Car cette auteure demeurait foncièrement convaincue que la douleur est un mal nécessaire ; elle est l'envers nécessaire du bonheur, et que « pour bien jouir du bonheur, il faut en avoir été privé » (Sand, 1855, p. 117). Elle l'accepta tout en essayant de la surmonter, de la contenir, en sublimant jusqu'à l'amnésie les pulsions porteuses de désastre personnel. Écrire des romans, c'était donc pour Sand un besoin, une nécessité pour respirer, pour compenser ses insuccès, pour continuer à vivre malgré les plaies qui entachaient sa vie, et surtout pour se procurer un autre type de bonheur compensatoire, celui de produire, de construire un monde qui pourrait traduire son rêve et repaître ses aspirations, un monde utopique fait d'amour fougueux et sincère, d'union fraternelle, de loyauté et de vertu. L'on pourrait donc comprendre pourquoi Sand était occupée, jusqu'au dernier souffle, au processus de création, celui-ci ayant garanti sa survie durant presque un demi-siècle.

## 2. L'engouement de la nature

Mais il n'y avait pas que l'écriture qui procurait la félicité et la jubilation à George Sand. La nature aussi représentait toujours aux yeux de cette auteure une source de joie et d'équilibre intarissable. Alors que les confrères de Sand, comme Gustave Flaubert, Eugène Sue, Émile Zola, entre autres, s'attelaient à peindre inlassablement « l'abjection de la misère », « le fumier de lazare », le malheur qui imprégnaient les cœurs brisés et rongés par le désespoir et tous les aspects dysphoriques et répulsifs que donne à voir à regret la société du XIXe siècle, Sand, elle, toujours de nature optimiste, préféra plutôt opposer à ces spectacles douloureux le beau spectacle de la nature, les joies de la vie rurale et la simplicité bienfaitrice des paysans. Chaque fois que la politique ou sa vie sentimentale la dépitait, Sand choisissait sans hésitation de trouver abri et sécurité non dans le tumulte des villes mais plutôt dans le calme réjouissant de sa campagne, où l'esprit peut s'élever librement loin des édifices humains, de la pierre et du ciment, jugés artificiels. En témoignent ses propos explicites dans son roman *Le Péché de Monsieur Antoine* :

Ne me parlez pas des étroits espaces où la pierre et le ciment parquent les hommes et la pensée ; ne me parlez pas de vos riches colonnades et de vos

parvis superbes, en comparaison de cette architecture naturelle dont le Créateur suprême fait les frais !... N'ôtez pas au vieux planteur son illusion... Il en est encore à cet adage que Dieu est dans tout et que la nature est son temple (Sand, 1947, p. 374).

En effet, la ville, quoiqu'elle ait le mérite de faire connaître à Sand les milieux culturels, de l'aider à fréquenter les hommes de lettres, les peintres et les artistes, à assurer ses débuts littéraires et à se forger son identité auctoriale, ne pourrait jamais être, à ses yeux, un lieu de bonheur. Seule la nature pourrait l'être. Il n'y a que la vie des champs qui pourrait réjouir le cœur palpitant de Sand et le combler de sérénité et de bien-être. L'on ne saurait pourtant s'étonner de cette prédilection puisque cette auteure a passé son enfance à la campagne berrichonne entre les jeux et les déambulations au sein du grand domaine de Nohant, appartenant à sa grand-mère, entre les escapades dans les forêts et les champs et les promenades en compagnie de petits paysans du voisinage dans les prés où ils se réunissaient autour d'un feu, en plein vent, jouant, dansant, chantant ou se racontant des histoires divertissantes. Cette vie campagnarde qui remontait à l'enfance constitua donc l'origine première de la fermentation de l'esprit sandien quant à cette sensibilité pour la nature. Des années plus tard, George Sand, ou plutôt celle qui se nommait encore Aurore Dupin, dotée d'un esprit cultivé et très curieux, ainsi que d'un caractère rêveur et idéaliste, n'hésita pas à afficher son admiration pour son maître de botanique, Jules Néraud, qui lui transmet les secrets des sciences naturelles ainsi que pour son maître de pensée, Jean Jacques Rousseau, chez qui la nature se présentait continûment comme un état idéal et la ville comme un lieu corrompu. L'homme, selon l'esprit rousseauiste, n'avait pas besoin de vivre en société pour satisfaire ses besoins. Ses instincts lui suffisaient. S'il choisissait de vivre en société, il finirait par en subir les tares et la dépravation. Cette dualité qui oppose la nature en tant que lieu de ressourcement et de pure délectation à la ville, en tant qu'univers d'angoisse et de décadence, va jusqu'à s'inscrire au cœur de l'œuvre sandienne, comme c'est le cas dans les romans parisiens *Horace* et *Isidora*, entre autres. Simone Vierne souligne, dans le même ordre d'idées, que la nature était indispensable à la respiration même de George Sand, en tant que femme et écrivain, et que les vrais asiles, selon elle, ne peuvent se passer de verdure, ne serait-ce que dans un jardin clos ou sur un balcon. Cette verdure représentait en effet, selon elle, un « filtre quasi magique qui annihile les effets pervers de la ville » (Vierne, 2004, p. 110) : « Je viens à Paris chercher la campagne » (Sand, 1964, p. 118), confia la romancière à son amie Laure Decerfz dans sa *Correspondance*. Cette tendance sandienne à rechercher des coins de verdure pour stimuler son imagination et nourrir ses œuvres est ainsi commentée, toujours par Simone Vierne, dans son ouvrage *George Sand, la femme qui écrivait la nuit*:

Quand la ville ne peut être évitée, car il faut bien être au centre artistique de la France, quand on est une romancière, George Sand s'y ménage des refuges qui sont comme des témoins et des repaires de la nature dans la ville, des lieux clos, où elle se ressource et où elle crée son œuvre, des prisons heureuses et volontaires, où elle goûte le bonheur d'une « rêverie complète », sur les marches d'un perron où entre les pierres disjointes ont poussé le chardon et le bouillon blanc. (Vierne, 2004, p. 112)

La nature ne représente donc pas uniquement un moyen de méditation ou un vecteur d'inspiration littéraire pour les romans de Sand mais aussi un lieu de réconfort et de pure extase. Cet attachement frénétique qu'avait Sand pour la nature, elle

essaya de le transmettre à ses petites-filles, mais aussi à ses héros de romans. En effet, nombreux sont les protagonistes sandiens qui partagent cette passion de l'auteure pour les espaces naturels. Il suffit d'évoquer, à titre indicatif, Pierre André dans le court roman de *Marianne*, Geneviève dans le roman *André*, La petite Fadette dans le roman du même nom, le héros éponyme Monsieur Sylvestre, ou encore Consuelo. Cette dernière, par exemple, paraissait subjuguée par la joie et la béatitude d'explorer le jardin d'un chanoine. Ce lieu planté à l'anglaise, la jetait dans un état de stupeur sans égal. Il suffit d'évoquer son discours empreint d'emphase, perceptible à travers le recours aux modalités exclamatives et interrogatives, aux apostrophes ainsi qu'au champ lexical de la beauté :

C'était un paradis terrestre, en effet, et Consuelo crut faire un rêve. (...) Le pays était inconnu à Consuelo. Aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, elle ne trouvait aucun indice révélateur d'une contrée particulière en Allemagne, où il y a tant de beaux sites et de nobles montagnes. Seulement la floraison plus avancée et le climat plus chaud qu'en Prusse lui attestaient quelques pas de plus faits vers le Midi. « Ô mon bon chanoine, où êtes-vous ? pensa Consuelo en contemplant les bois de lilas blancs et les haies de roses, et la terre jonchée de narcisses, de jacinthes et de violettes. Ô Frédéric de Prusse, béni soyez-vous pour m'avoir appris par de longues privations et de cruels ennuis à savourer, comme je le dois, les délices d'un pareil refuge ! Et vous, tout-puissant Invisible, retenez-moi éternellement dans cette douce captivité ; j'y consens de toute mon âme...surtout si le chevalier... (Sand, 1882, pp. 340-341)

Il est notable encore que ce bonheur procuré par la nature, George Sand avait grandement peur de s'en priver. Cet intérêt croissant pour le monde végétal la poussait certes à le ressentir avec l'âme d'un poète et à l'étudier avec l'acuité d'un scientifique, mais aussi à le défendre avec tout l'acharnement d'un écologiste surtout lorsqu'elle constata, alarmée, les altérations continues du milieu naturel, causées par l'homme moderne. L'auteure reconnut certes que c'est à l'homme qu'est dévolue la mission d'explorer et d'exploiter la nature, mais elle refusa néanmoins son hyperrationalité, suite à laquelle, les forêts qui étaient données à l'être humain comme sources inépuisables de fécondité et comme « remparts contre les crises atmosphériques » (Sand, 1873, 186) ont été violées. En voyant ainsi « le domaine de la nature se rétrécir de jour en jour et les ravages de la culture mal entendue supprimer sans relâche le jardin naturel » (Sand, 1868, p. 580), George Sand, foncièrement déçue et horrifiée, avoua ne trouver désormais en l'homme qu'un

affreux vandale, qu'il a plus gâté les types qu'il ne les a embellis, que pour quelques améliorations il a fait cent bévues et cent profanations, qu'il a toujours travaillé pour son ventre plus que pour son cœur et son esprit, que ses créations de plantes et d'animaux les plus utiles sont précisément les plus laides, et que les modifications tant vantées sont, dans la plupart des cas, des détériorations et des monstruosité. (Sand, 1868, p. 580)

Ces comportements malsains provoquèrent à vrai dire l'ire de Sand, celle-ci demandant quelle légitimité détint l'homme pour agresser, sans respect ni regret, ces arbres ancestraux dont n'émanaient, même dans leur dépérissement, que ravissement, beauté et poésie, propices à la rêverie, à la méditation active, qu'elle soit religieuse ou philosophique. Ces propos, qui résonnent comme une profession de foi, font de George Sand une grande pionnière de l'écologie.

Tout le monde a droit à la beauté, à la poésie de nos forêts. (...) Ils [les grands arbres] sont aussi sacrés que les nuages féconds avec lesquels ils entretiennent des communications incessantes... Beaux et majestueux jusque dans leur décrépitude, ils appartiennent à nos descendants comme ils ont appartenu à nos ancêtres. Ils sont les temples de l'éternel, dont l'architecture puissante et la frondaison ornementale se renouvellent sans cesse, les sanctuaires de silence et de rêverie où les générations successives ont le droit d'aller se recueillir et chercher cette notion sérieuse et grandiose dont tout homme a le sentiment et le besoin de son être. (Sand, 1868, pp. 187-188)

Comme on le voit dans l'extrait, l'écriture chez l'auteure est un instrument informatif très efficace visant à éveiller la conscience du lecteur moderne, le sensibiliser, lui ouvrir les yeux sur l'impérieuse nécessité de préserver le monde naturel et l'inciter à évaluer objectivement les dangers aveuglants que l'égoïsme humain et le modernisme aberrant font subir à la nature. C'est ainsi que le caractère novateur du discours « écologique » chez George Sand a fait d'elle une figure très influente et remarquable à son époque.

### **Conclusion**

Pour conclure, l'on pourrait dire que l'originalité sandienne repose sur sa volonté de ne pas succomber aux chagrins et aux revers qui ont envahi sa vie. Les déboires politiques et sentimentaux, et même l'échec cuisant que Sand a vécu dans son rapport avec sa fille Solange et qu'elle n'évoque qu'à demi-mot, tous ces drames font d'elle paradoxalement une femme très enthousiaste, amoureuse de la vie, qui cherche continûment à savourer les plaisirs de l'existence. Cette quête acharnée du bonheur, Sand l'a portée jusqu'à son dernier souffle : le bonheur sandien naît de sa passion pour l'écriture et pour la nature : aimer vivre au sein de ses romans et de tous les paysages naturels que lui offre son Berry est peut-être le plus grand titre que Sand aurait su s'attribuer ou la plus grande victoire de sa vie qu'elle aurait pu remporter.

### **Bibliographie**

- DIAZ, B. (2006). « *On ne changera pas un mot à mon ouvrage* ». *L'écrivain et ses pouvoirs. George Sand : Pratiques et imaginaires de l'écriture* [en ligne]. Caen : Presses universitaires de Caen. <http://books.openedition.org/puc/9847> ; <https://doi.org/10.4000/books.puc.9847> [02/02/2021].
- SAND, G. (1855). *Histoire de ma vie*. Paris : Calmann Lévy Frères.
- SAND, G. (1855). *Histoire de ma vie*. In LUBIN G. (ed.), vol. 2. Paris : Gallimard.
- SAND, G. (1864-1870). À Monsieur Armand Barbès. *Correspondance*, vol. 5. Paris : Calmann Lévy Frères, pp. 162-166.
- SAND, G. (1868). Lettres d'un voyageur à propos de botanique. *Revue des deux mondes*, juillet 2006, pp. 78-107.
- SAND, G. (1873). *La Forêt de Fontainebleau, Impressions et souvenirs*. Paris : Michel Lévy.
- SAND, G. (1877). *Simon*. Paris : Calmman Lévy.
- SAND, G. (1882). *La Comtesse de Rudolstadt*, vol. 1. Paris : Calmann-Lévy.
- SAND, G. (1884). *Le Marquis de Villemer*. Paris : Calmann Lévy Frères.
- SAND, G. (1947). *Le Péché de Monsieur Antoine*. Paris : éditions de l'Aurore.
- SAND, G. (1964), Lettre à Jules Boucoiran, 4 mars 1831. In LUBIN G. (ed.), *Correspondance*, vol. 1. Paris : Garnier.

- SAND, G. (1964). À Jules Boucoiran, 8 mars 1831. In LUBIN, G. (ed.), *Correspondance*, vol. 4. Paris : Garnier.
- SAND, G. (1964). À Laure Decerfz. *Correspondance*, (début juillet 1832), vol. 2. Paris : Édition de Georges Lubin, Garnier Frères.
- SAND, G. (1964). À Christine Buloz, 4 janvier 1838. In LUBIN, G. (ed.), *Correspondance*, vol. 4. Paris : Garnier.
- SAND, G. (1968). Lettre du 13 mai 1837. In LUBIN, G. (ed.) *Correspondance*, vol. 4. Paris : Garnier.
- SAND, G. (1970-1971). *Œuvres autobiographiques*, In LUBIN, G. (ed.), vol. 2. Paris : Gallimard.
- SAND, G. (1973). Lettre à Hortense Allard (juillet 1851). In LUBIN, G. (ed.), *Correspondance*, vol. 10. Paris : Garnier.
- SAND, G. (1985). Lettre à Victor Cherbuliez du 3 mai 1865. In LUBIN, G. (ed.), *Correspondance*, vol. 19. Paris : Garnier.
- VIERNE, S. (2004). *George Sand, la femme qui écrivait la nuit*. Clermont Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal.